

CAVERNE MUETTE ; CORPS BRUYANTS

à propos de *Corps caverneux* d'Aurélie Pedron

par Olivier Arteau-Gauthier, Reporter Audacieux de Danse-Cité

Enfermé(s).

Ensemble sans se voir.

Près l'un de l'autre sans s'influencer.

Trois hommes, trois entités.

La peur de pouvoir rêver.

//

L'instinct d'Aurélie Pedron est le chef de file de *Corps caverneux*. Elle suit ses impulsions, traque les corps de ces hommes pour définir ce qu'ils sont et ce qu'elle perçoit d'eux. Mais que sommes-nous vraiment, outre des êtres vivants ?

Cette création trace le portrait de l'identité masculine à travers trois hommes d'aspects et d'âges différents. Forts de leur vécu, les interprètes livrent une performance sensible dans le silence qui habite constamment l'œuvre. C'est leur regard qui laisse entrevoir subtilement l'inflammable envie d'être toujours vivant. Car c'est de ça qu'il s'agit : la fatalité humaine.

Quoi de mieux pour le représenter que trois corps. Torses nus, les interprètes nous montrent une première couche de leur identité. Autour d'eux se dresse une panoplie d'objets connotés et hétéroclites. Une poussette, un accordéon nouveau-genre, des tubes métalliques tombant du ciel... Ils sont là, comme les corps, à s'entrechoquer, à se prêter aux jeux de ces hommes. Ces objets polyfonctionnels tracent le même parcours que celui qui les manipule. Ces êtres cherchent à comprendre au travers d'une caverne sombre où ils se côtoient trop peu. Un huis clos qui peint leurs ombres au détriment des autres. Platon avait sûrement raison... Mais que sommes-nous sans ce contact, cet abandon, cette faculté de se surprendre face à autrui ?

La scène de combat de tuyaux entre Félix Beaulieu-Duchesneau et Lael Stellick est prenante. Elle est l'une des seules qui évoque la confrontation, l'échange. C'est là où tout commence, où tout se crée. La relation qu'ils développent fait boule de neige sur tous les participants. Leurs destins se croisent pour mieux se séparer. Car l'envie d'être seul est trop forte. De s'assouvir par soi-même, de se masturber en silence. L'homme, franchement orgueilleux, aurait-il cet instinct de survie qui le pousse à s'élever seul ? C'est l'art de la guerre : vaut-il mieux se satisfaire ou chercher à convoiter ses pairs ?

La gestuelle très simpliste reste tout de même intrigante. Le fait de ne pas avoir misé sur l'expertise du danseur laisse le spectateur sur sa faim (c'est délicieux !). L'envie d'en voir plus, d'avoir accès à une plus grande virtuosité est aussi prenante que tous les questionnements sur l'individu que compose l'œuvre. Nul besoin d'une gestuelle trop codifiée, trop minutieuse. Les micro-mouvements sont davantage intéressants à identifier. Daniel Soulières se lève. Dans cette unique transition, on peut découvrir des centaines d'informations. On retrouve dans ces subtilités de nombreux indices sur l'identité.

L'œuvre de Pedron pose beaucoup de questions. N'ayant pas une trame narrative trop prenante, le spectacle nous permet de nous questionner sur l'humain et ce qu'il porte ; les interrelations, les chimies, les expériences, la solitude. L'univers sombre, unique en son genre, nous enferme dans notre propre caverne. Là où personne n'a jamais mis le pied. Même pas notre inconscient. *Corps caveurneux* est un voyage à travers l'esprit, une quête vers la source liquide. Cette marre d'eau qui nous permettra d'identifier, une fois pour toute, notre propre visage.